

Hashem a créé l'homme libre. Libre radicalement. Libre d'agir, libre de répondre, libre de se mettre en mouvement. Il n'y a pas de fatalité absolue, pas de "mektoub" qui enfermerait l'existence dans une trajectoire déjà écrite. L'homme choisit. Il choisit sans cesse. À chaque instant de la journée, nous posons des choix, même lorsque nous prétendons ne pas choisir. Sartre le disait avec justesse : « **Ne pas choisir, c'est encore choisir.** »

Or c'est précisément cela que *Hashem* attend de nous : que nous devenions conscients de nos forces, de nos ressources, de cette puissance intérieure qu'Il a déposée en nous. Mais on ne rencontre ses ressources qu'en les mettant à l'épreuve. On ne découvre qui l'on est qu'en choisissant, qu'en avançant, qu'en agissant. Et pourtant, bien souvent, nous avons peur de nous rencontrer. Peur de découvrir ce que nous portons. Peur d'entrer dans cet endroit intérieur où se révèle notre vraie responsabilité. Alors nous préférons rester passifs. Nous attendons. Nous repoussons. Nous ne bougeons pas. Et pendant que nous restons immobiles, le temps, lui, continue de passer.

Or *Emor* est précisément la *paracha* du temps. C'est la *paracha* des fêtes, des rendez-vous sacrés, des moments où la *Torah* nous apprend à habiter le temps. Et c'est une idée profondément juive : le temps n'est pas seulement une durée qui s'écoule ; il est une invitation.

En hébreu, le temps se dit זמן (*zman*), temps. Et une invitation se dit הזמנה (*hazmana*), invitation. Ce lien n'est pas anodin. Une invitation, c'est toujours une manière d'appeler quelqu'un à habiter un moment. Lorsque l'on envoie une invitation à un mariage, on invite les autres à entrer dans un temps de joie, à partager le temps des mariés. Dans la *Torah*, le temps est toujours une convocation : il nous appelle à devenir présents.

Le premier temps consacré cité dans notre *Paracha* est le *Shabbat*. Six jours durant, l'homme travaille, agit, construit, transforme. Puis vient *Shabbat*. Mais *Shabbat* n'est pas fabriqué par l'homme. Que je l'accueille ou non, que je l'honore ou non, que j'allume les bougies ou non, que je fasse *Kiddouch* ou non, lorsque le vendredi

soir tombe, c'est *Shabbat*. *Shabbat* est inscrit dans la création elle-même. Il est cosmique. Il vient d'en haut. Il est donné.

Puis la *Torah* poursuit avec *Pessah*, premier *Yom Tov* du calendrier qui commence en *Nissan*. Elle parle des *matsot*, du *Korban Pessah*, de la sortie d'Égypte. Et après *Pessah* vient *Chavouot*. Mais là, quelque chose d'étrange se produit : la *Torah* ne donne pas à *Chavouot* une date fixe. Elle ne dit pas : "*Le six Sivan, vous célébrerez Chavouot.*" Elle dit :

<p>טו וספרתם לכם, ממחרת השבת, מיום הביצק, את-עמר התנופה: שבע שבתות, תמימת תהינה.</p>	<p>15 Puis, vous compterez chacun, depuis le lendemain de la fête, depuis le jour où vous aurez offert l'ômer du balancement, sept semaines, qui doivent être entières;</p>
<p>טז עד ממחרת השבת השביעית, תספרו חמשים יום; והקרבתם מנחה חדשה, לה.</p>	<p>16 vous compterez jusqu'au lendemain de la septième semaine, soit cinquante jours, et vous offrirez à l'Éternel une oblation nouvelle.</p>

À partir du lendemain du *Shabbat*, depuis le jour où vous avez apporté le *Korban HaOmer*, vous compterez sept semaines entières, puis le cinquantième jour sera *Chavouot*.

Le *Korban HaOmer* était apporté le deuxième jour de *Pessah*. L'orge avait déjà poussé ; on sortait dans les champs, on coupait la première poignée de cette nouvelle récolte, on la consacrait et on l'apportait au *Beth Hamikdash*. À partir de là, il devenait permis de consommer le *חדש* (*hadash*), la nouvelle récolte.

Et de ce jour-là commence le compte du *Omer* : sept semaines, quarante-neuf jours, jusqu'au cinquantième jour. C'est ce compte qui mène à *Chavouot*. Autrement dit, *Chavouot* n'est pas simplement donné : *Chavouot* se fabrique. Nous fabriquons *Chavouot* en comptant, en avançant, en travaillant sur nous-mêmes, en transformant nos *midot*, en particulier dans le domaine de **בין אדם להברו** (*ben adam lahavero*), les relations entre l'homme et son prochain.

C'est pourquoi cette période est aussi celle où nous nous souvenons des élèves de *Rabbi Akiva*. Car la réception de la *Torah* n'est pas seulement une affaire d'intelligence ou de connaissance. Elle

S'extraire de la passivité

Emor, Paris, Vendredi 1^{er} mai 2026 20h47– 22h02

dépend de la forme du réceptacle. Comme un verre ne reçoit que selon sa capacité, l'homme ne reçoit la *Torah* que selon ce qu'il est devenu. Chaque année, à *Chavouot*, nous recevons à nouveau la *Torah* ; mais nous ne la recevons pas tous de la même manière. La *Torah* nous pénètre et nous transforme selon l'état intérieur dans lequel nous nous trouvons.

A ce propos surgit une immense controverse, une controverse qui a traversé l'époque du deuxième Temple : celle qui opposa les Saducéens aux Pharisiens.

Les Saducéens rejetaient la *Torah* orale. Pour eux, seul le texte écrit comptait, pris dans sa littéralité stricte. Ils lisaient donc le verset : **“Vous compterez pour vous à partir du lendemain du *Shabbat*”**, et comprenaient *Shabbat* comme le *Shabbat* hebdomadaire. Selon eux, le compte du *Omer* devait donc toujours commencer un dimanche, et *Chavouot* devait toujours tomber un dimanche, cinquante jours plus tard.

Les Pharisiens, c'est-à-dire les maîtres du judaïsme rabbinique dont nous sommes les héritiers, comprenaient autrement : ici, *Shabbat* désigne le jour de *Yom Tov*, le premier jour de *Pessah*. Le compte commence donc le lendemain de *Pessah*, le deuxième jour de la fête.

Mais cette controverse n'est pas une simple question de calendrier. Elle touche à quelque chose de beaucoup plus profond : l'homme est-il actif ou passif dans l'histoire ?

Pessah ressemble à *Shabbat* en ceci qu'il nous est donné d'en haut. La sortie d'Égypte est un miracle absolu. *Hashem* vient nous extraire. Il nous arrache à l'esclavage. Il nous délivre. Nous avons certes dû accepter de sortir, mais en vérité, nous avons été poussés dehors, expulsés d'Égypte. C'est ce que l'on appelle un éveil d'en haut : *Hashem* fait tout.

Mais dès le lendemain, commence le *Omer*. Et là, *Hashem* nous dit : maintenant, grandissez. Vous n'êtes plus des nourrissons spirituels. Vous avez été sortis d'Égypte, mais vous devez maintenant marcher vers le Sinaï. Vous avez été extraits des quarante-neuf degrés d'impureté ; à vous désormais de gravir quarante-neuf degrés de pureté.

Les Saducéens, en lisant **“le lendemain du *Shabbat*”** comme le dimanche après *Shabbat*, semblent dire : le monde est déjà achevé, l'homme ne peut pas vraiment y changer grand-chose. Il fait de petits choix, certes, mais la grande conduite du monde lui échappe.

Le judaïsme rabbinique répond exactement l'inverse : l'homme a une action dans le monde. Il doit transformer le monde en se transformant lui-même. Il doit agir dans sa famille, dans sa communauté, en *Eretz Israël*, en France, partout où il se trouve. L'homme est un influenceur, non pas au sens des réseaux sociaux, mais au sens le plus profond : il est appelé à produire une influence réelle. D'abord sur lui-même, puis sur sa maison, puis sur son peuple, puis au-delà.

Mais dès que l'on affirme cette responsabilité humaine, une question surgit : que fait-on du mal dans le monde ?

Il y a le mal que l'homme produit par son libre arbitre : les paroles destructrices, les actes violents, les injustices. Mais il y a aussi ce mal qui nous dépasse, ce mal que l'on ne comprend pas : les accidents, les tragédies, la souffrance de l'innocent, l'enfant malade, le juste qui tombe, l'injustice absolue qui fait vaciller la *Emouna*.

C'est précisément cette question qui va bouleverser un immense maître : *Élisha ben Abouya*, l'élève de *Rabbi Akiva*, que l'on appellera plus tard **אֲהֵר** (*A'her*), l'autre.

A'her n'était pas un homme superficiel. C'était un grand sage, profond, brillant, formé dans la *Torah*. Et pourtant, face à certaines tragédies, il va s'effondrer intérieurement. Il voit un homme transgresser la *mitsva* de **שִׁילוּחַ הַקָּק** (*shiloua'h haken*), renvoyer la mère avant de prendre les oisillons, et descendre de l'arbre sain et sauf. Puis il voit un autre homme accomplir cette même *mitsva*, obéir à son père, renvoyer la mère, prendre les oisillons, et mourir mordu par un serpent en descendant.

Or, pour cette *mitsva*, comme pour celle du respect des parents, la *Torah* promet une longue vie. Alors *A'her* se demande : où est la justice ? Où est la récompense ? Comment peut-il voir de ses yeux l'inverse de ce que le verset semble promettre ?

Il ne savait pas, dit le texte, que *Rabbi Akiva* avait enseigné publiquement que cette promesse ne se comprend pas seulement dans ce monde-ci.

"למען ייטב לך" "*Afin que tu aies du bien*" désigne un monde entièrement bon ; "והארכת ימים" "*afin que tes jours se prolongent*" désigne un monde entièrement long. Autrement dit : ce monde-ci n'est pas le lieu où toute justice devient lisible. Nous sommes au milieu de l'histoire, pas à sa fin.

Plus tard, *A'her* rencontre *Rabbi Meir*. *Rabbi Meir*, dont la *Hilloula* tombe le 14 Iyar, est appelé ainsi parce qu'il éclaire. Il voit la lumière intérieure, même là où d'autres ne voient plus que la chute. Et lorsqu'il apprend que son ancien maître, *A'her*, est à cheval pendant *Shabbat* près du *Beth Hamidrash*, il sort à sa rencontre.

Et là, du fond de l'âme juive d'*A'her*, surgit encore une question de *Torah* : "Qu'étais-tu en train d'étudier ?"

Rabbi Meir répond qu'il étudiait le livre de *Iyov*. Comme par hasard : l'histoire du juste qui souffre. Et il cite le verset selon lequel *Hashem* bénit la fin de *Iyov* plus que ses débuts. "וה' ברך את אחריתו" "*Et Hachem bénit la fin de Iyov plus que son commencement.*"

Sous-entendu : il faut attendre la fin de l'histoire. Lorsque l'on est au milieu, on ne comprend pas tout. Il y a un *אחרית* (*a'harit*), une fin, un dénouement, que l'homme ne voit pas encore.

A'her répond alors que son maître, *Rabbi Akiva*, n'interprétait pas ainsi. Il disait que *Hashem* bénit la fin de *Iyov* grâce à la *téchouva* et aux bonnes actions qu'il possédait déjà au début de sa vie. Autrement dit, ce qui avait été construit au commencement pouvait encore sauver la fin.

Puis vient un autre verset : "לא ירכנה זהב וזכוכית" "*Ni l'or ni le verre ne peuvent rivaliser avec elle*", à propos de la *Torah*. *A'her* l'interprète douloureusement : les paroles de *Torah* sont difficiles à acquérir comme l'or, et faciles à perdre comme le verre. Il parle de lui-même. Il a acquis la *Torah* avec peine, et pourtant, face à une vision insupportable, tout s'est brisé.

Rabbi Meir lui répond au nom de *Rabbi Akiva* : de même que l'or et le verre peuvent être réparés lorsqu'ils se brisent, de même un érudit qui a perdu sa *Torah* peut la retrouver. Il n'est jamais trop tard. On peut s'égarer, tomber, se briser, et revenir.

C'est tout le débat : que fait-on lorsque l'on rencontre l'injustice, la tragédie, l'obscurité ? **Devient-on *A'her*, celui qui dit : "c'est à cause de l'autre, de mes parents, de la société, de Dieu, du monde" ? Ou devient-on *Rabbi Akiva*, celui qui se relève ?**

Rabbi Akiva est le grand maître de cette période. Il est celui de "ואהבת לרעך כמוך" "*Tu aimeras ton prochain comme toi-même*". Il est aussi celui qui perd vingt-quatre mille élèves entre *Pessah* et *Chavouot*. Vingt-quatre mille élèves. Une tragédie inimaginable. La *Guémara* dit qu'ils sont morts parce qu'ils ne se respectaient pas suffisamment les uns les autres : "לא נהגו כבוד זה בזה" (*lo nahagou kavod ze bazeh*), ils ne se sont pas conduits avec respect les uns envers les autres. Ils avaient peut-être de la *Torah*, mais quelque chose manquait dans les *midot*.

Le *Meiri*, dans *Yevamot* 62, rapporte une tradition: "קבלה בידינו שביום ל"ג בעומר פסקה המיתה" (*kabbala beyadénou shebeyom Lag Baomer paska hamita*), nous avons reçu par tradition qu'à *Lag Baomer*, la mort s'est arrêtée.

Mais cela soulève une question immense: pourquoi *Lag Baomer* est-il un jour de joie ? Lorsqu'une tragédie s'arrête, on respire, on pleure, on se tait peut-être. Mais on ne fait pas nécessairement la fête. L'arrêt d'un cauchemar n'est pas encore une joie.

Le *'Hida* donne une réponse bouleversante : "והשמחה בל"ג בעומר, כי אחר שמתו תלמידיו לא נפל לבו, וחזר ולימד תורה לרבים והעמיד תלמידים אחרים" « *Et la joie de Lag BaOmer vient de ce que, après que ses élèves furent morts, son cœur ne s'est pas effondré ; il est revenu enseigner la Torah à la multitude et a établi d'autres élèves.* »

Voilà la grandeur de *Rabbi Akiva*. Il aurait pu dire: "*Hashem, j'ai compris. J'arrête. J'ai voulu transmettre, et voilà ce qui est arrivé. Ce n'est plus mon rôle.*" Il aurait pu se retirer, devenir passif, s'enfermer dans la douleur. Mais il ne le fait pas. Il recommence.

C'est cela, *Lag Baomer* : non pas seulement la fin de la mort, mais le retour à la vie. Le moment où *Rabbi Akiva* comprend que la tragédie ne signifie pas : "*tu n'as plus rien à faire*", mais au contraire: "*on attend encore quelque chose de toi.*"

Et c'est là que se joue notre propre vie. Car les tragédies, les échecs, les blessures, les événements

qui nous tombent dessus peuvent nous figer. Ils peuvent nous convaincre que nous sommes enfermés, limités, définis par ce qui nous est arrivé. Nous pouvons dire : "je ne peux plus choisir." Mais *Rabbi Akiva* nous apprend qu'il reste toujours un lieu où l'homme peut redevenir actif.

La grande question devient alors : comment vivre la *Emouna* entre l'ordre du monde et l'existence du mal? Chaque matin, dans la *téfila*, nous disons: "יוצר אור ובורא חושך, עושה שלום ובורא את הכל" (*yotser or ouvoré 'hoshekh, ossé shalom ouvoré et hakol*), Il forme la lumière et crée l'obscurité, Il fait la paix et crée tout.

Pourquoi rappeler cela chaque matin ? Pour nous protéger d'une vision dualiste du monde, comme s'il existait deux forces indépendantes : une force du bien et une force du mal. Une telle conception a effectivement existé dans le zoroastrisme perse, où l'on distinguait Ahura Mazda, associé au bien, et Angra Mainyu, associé au mal. Le Talmud évoque d'ailleurs cette croyance dans le traité *houlin* (חולין), lorsqu'il parle de ceux qui adhèrent à l'idée de deux puissances opposées.

(Pour la petite histoire, le nom de la divinité positive dans cette tradition, souvent rapproché dans les sources juives de הורמיז (Hormiz), a laissé une trace jusqu'à la géographie. Il est à l'origine du nom du détroit d'Ormuz, passage stratégique par lequel transitaient, et transitent encore, des ressources vitales pour les peuples de la région. Ainsi, ce qui était perçu comme une source de bien et de subsistance a été associé à ce lieu de passage essentiel.)

Mais la *Torah* s'oppose radicalement à cette vision. Elle affirme : "יוצר אור ובורא חושך" (*yotser or ouvore 'hochekh*), Dieu forme la lumière et crée l'obscurité. Il n'y a pas deux forces. Il n'y a qu'une seule source. השם אחד (*Hachem E'had*), Dieu est Un.

Mais le judaïsme refuse cette lecture. *Hashem* est un. *Hashem E'had*. Il n'y a pas deux forces. Il n'y a pas, d'un côté, un Dieu de la lumière, et de l'autre, une puissance autonome de l'obscurité. L'obscurité elle-même existe dans un monde gouverné par l'unité divine. Cela ne veut pas dire que nous comprenons tout. Cela veut dire que

même ce que nous ne comprenons pas n'échappe pas à *Hashem*.

Alors que produit l'obscurité ? Elle doit nous pousser à créer davantage de lumière.

C'est ce que l'on voit aujourd'hui chez tant de familles de soldats tombés. Elles prennent le message de leur fils, de leur mari, de leur frère, et elles le transforment en institutions, en projets, en actes de bonté, en aide aux handicapés, aux enfants, aux soldats, aux familles. Elles rencontrent l'obscurité, et au lieu d'y disparaître, elles disent : nous allons produire de la lumière.

Rabbi Akiva fait exactement cela. Face à la mort de ses vingt-quatre mille élèves, il ne comprend pas tout. Mais il entend une exigence : recommence. Fonde à nouveau. Enseigne encore. Produis plus de lumière.

C'est aussi ce que *Rabbi Akiva* enseigne à la fin du traité *Makkot*. Les sages voient Rome dans sa splendeur : ses palais, sa puissance, sa réussite. Ils pleurent. Comment ceux qui ont détruit le *Beth Hamikdash* peuvent-ils prospérer ainsi ? Où est la justice ?

Rabbi Akiva, lui, rit. Il leur dit : si telle est la récompense de ceux qui transgressent sa volonté, imaginez celle de ceux qui accomplissent sa volonté.

Puis une autre scène : ils montent à Jérusalem. Ils voient les ruines du Temple. Un renard sort du lieu du Saint des Saints. Les sages pleurent : un lieu dont il est écrit que l'étranger qui s'en approche mourra, et voilà que des renards s'y promènent.

Rabbi Akiva rit. Il cite deux prophéties. Chez *Ouria*, il est dit que *Tsion* sera labourée comme un champ. "ציון שדה תחרש וירושלים עיין תהיה והר" "הבית לבמות יער". Chez *Ze'haria*, il est dit que des vieillards, des vieilles femmes et des enfants joueront encore dans les rues de Jérusalem. "עוד יישבו זקנים וזקנות ברחובות ירושלים ואיש משענתו בידו מרוב ימים". *Rabbi Akiva* dit : maintenant que je vois la première prophétie réalisée, je sais que la seconde se réalisera aussi.

Les sages lui répondent: "ניהמתנו" (*ni'hamtanou*), tu nous as consolés.

Le *Rabbi de Loubavitch* explique que l'image du labour est essentielle. Labourer, c'est retourner la terre, l'ouvrir, la bouleverser. C'est un travail dur,

S'extraire de la passivité

Emor, Paris, Vendredi 1^{er} mai 2026 20h47– 22h02

profond, actif. Mais sans labour, il n'y a pas de fruits. La terre ne donne pas toute seule : il faut entrer dans son épaisseur, la travailler, la préparer. Ainsi en va-t-il parfois de l'histoire. Ce que nous vivons comme dévastation peut devenir, dans le regard de *Rabbi Akiva*, le début d'un labour. Non pas parce que la souffrance serait facile, non pas parce qu'elle serait immédiatement compréhensible, mais parce qu'elle n'est pas la fin de l'histoire.

Le *Maharsha* ajoute une idée extraordinaire : *Rabbi Akiva* voit un renard, mais il remarque aussi ce qu'on ne voit pas. Il ne voit pas les Romains reconstruire durablement à l'endroit du Saint des Saints. Il voit que personne n'a pu véritablement s'emparer de cette terre. Les Romains, les Byzantins, les Mamelouks, les Ottomans : tant d'empires sont passés par *Jérusalem*, mais aucun n'a réussi à la faire vivre comme *Israël* peut la faire vivre.

C'est le sens du verset dans *Be'houkotai* : "והשימותי אני את הארץ ושממו עליה אויביכם היושבים" (vashimoti ani et haaretz, veshamemou aleha oyveikhem hayoshvim bah), Je rendrai la terre désolée, et vos ennemis qui l'habiteront en seront stupéfaits. (*Vayikra* 26,32)

Le Ramban - Na'hmanide, lorsqu'il découvre une Jérusalem dévastée, perçoit dans cette malédiction une profondeur inattendue et écrit : « *Voici une bonne nouvelle, annonçant pour tous les exils : notre terre n'accueille pas nos ennemis. C'est aussi une grande preuve et une promesse pour nous, car on ne trouve dans tout le monde une terre qui soit bonne et vaste, qui ait été habitée, et qui soit restée aussi désolée qu'elle. Car depuis que nous en sommes sortis, aucune nation ne l'a vraiment accueillie ; tous ont tenté de l'habiter, mais n'y sont pas parvenus.* »

Notre terre n'accueille pas nos ennemis. Elle reste désolée tant que ses enfants n'y sont pas revenus. Aucun autre pays vaste, bon, habité autrefois, n'est resté ainsi stérile entre les mains des conquérants. C'est une promesse : cette terre n'obéit qu'au peuple juif.

C'est pourquoi *Rabbi Akiva* peut rire devant les ruines. Non parce qu'il nie la douleur. Non parce qu'il minimise la destruction. Mais parce qu'il sait que l'histoire n'est pas terminée. Il sait que

l'obscurité peut être une étape vers la lumière. Il sait que lorsque l'homme rencontre la nuit, Hashem attend de lui qu'il devienne générateur de lumière.

C'est cela, s'extraire de la passivité. Ne pas rester figé devant le mal. Ne pas laisser la tragédie nous définir. Ne pas devenir *A'her*, celui qui se retire dans l'amertume et accuse "l'autre". Mais devenir, autant que possible, un élève de *Rabbi Akiva* : celui qui tombe, pleure, traverse l'incompréhensible, puis se relève pour reconstruire.

Qu'*Hashem* protège tous nos '*hayalim*. Que le mérite de *Rabbi Meir Baal Haness*, l'homme de la seconde chance, nous accompagne. Et que nous sachions, dans chaque obscurité, entendre l'appel à produire davantage de lumière. **Shabat Shalom!**

Mariacha Draï

Pour la protection du soldat **Shimon ben Ruthy** ainsi que tous nos soldats sur tous les fronts.

Pour l'élévation de l'âme de:

- Eliahou Elhanan Itshak ben Hay Yossef Yoël

Si vous souhaitez dédicacer le prochain feuillet de la paracha, il vous suffit de scanner le QR code et de vous inscrire.

SCANNEZ MOI !

